



**opéra national  
du rhin** opéra d'europe

**Revue de presse**

**Die Fledermaus**

---

*Fledermaus* ou *Chauve-Souris* ?

Strasbourg

Opéra National du Rhin

12/10/2011 - et 12, 17, 19, 26, 27 décembre 2011 (Strasbourg), 4, 6, 8 (Mulhouse), 20 (Colmar) janvier 2012

**Johann Strauss : *Die Fledermaus***

Thomas Oliemans (Gabriel von Eisenstein), Jacquelyn Wagner (Rosalinde), Hendrickje Van Kerckhove (Adele), Wiard Witholt (Dr Falke), Christian Baumgärtel (Alfred), Rainer Zaun (Frank), Isabelle Druet (Prince Orlofsky), Jean-Pierre Schlagg (Frosch)

Chœurs de l'Opéra national du Rhin, Orchestre philharmonique de Strasbourg, Roland Boër (direction musicale)

Waut Koeken (mise en scène), Yannik Larivée (décors), Susanne Hubrich (costumes), Joshua Monten (mouvements)



(© Alain Kaiser)

L'affiche de la création de *Die Fledermaus* au Theater an der Wien le 5 avril 1874 annonçait : *eine komische Operette*, appellation délibérément anodine où le terme même d'opérette semblait se recommander de la frivolité d'une culture étrangère... Effectivement, ce sont bien deux univers qui se croisent dans cet ouvrage assurément viennois d'atmosphère mais issu d'une pièce de rédaction française (*Le Réveillon*, des inséparables Meilhac et Halévy) chacune de ces deux cultures pouvant tenter a posteriori de se l'approprier. Sous son titre français, *La Chauve-Souris* passe pour un joyau de l'opérette parmi d'autres, qui ressemble encore davantage à une sorte de succédané de *La Vie parisienne* quand il est traduit dans notre langue (dans un registre moins caustique et aussi un rien plus lourd que l'œuvre d'Offenbach). Sous son titre allemand, il s'agit bien davantage d'un chef-d'œuvre à part entière, tardive et respectable résurgence du *Singspiel*, monument du patrimoine que l'on investit avec les mêmes égards qu'une *Flûte enchantée* ou un *Freischütz*. A Vienne, Clemens Krauss, Karl Böhm ou Herbert von Karajan ont dirigé cette *Fledermaus* sans paraître descendre de leur piédestal. En France, ce sont plutôt Adolphe Siebert ou Marcel Cariven qui s'en chargeaient. Deux mondes bien différents !

Pour cette nouvelle production, l'Opéra du Rhin a choisi son camp : cette *Fledermaus* a clairement les ambitions d'une grande production viennoise. Rien n'y a été laissé au hasard de l'esprit d'improvisation bon enfant qui prévaut volontiers dans les spectacles de fin d'année. Et même musicalement les petits plats ont été mis dans les grands. En fosse, où on aurait plutôt attendu l'Orchestre de Mulhouse, c'est le Philharmonique de Strasbourg qui s'installe, sous la direction experte de Roland Boër. Après une ouverture un peu raide, les musiciens s'échauffent et les premiers pupitres brillent (clarinette, hautbois, basson...). Les entendre détailler cette musique avec un raffinement certain n'est pas le moindre des plaisirs de ce spectacle qui en procurera beaucoup. L'affiche vocale n'est pas en reste, composée de vrais chanteurs d'opéra dotés d'un solide bagage. On retrouve là l'excellent Thomas Oliemans, déjà récemment remarqué dans *La bohème*, qui illumine de sa voix agréable de baryton à l'aigu facile le rôle d'Eisenstein, trop souvent massacré par des aboyeurs. Jacquelyn Wagner est une Rosalinde d'une aisance toute mozartienne, avec peut-être un rien de timidité qu'il lui reste à dépasser dans sa célèbre czardas de l'acte II. Une réserve qui n'est certainement pas le fait de l'explosive Hendrickje Van Kerckhove, Adèle aussi délurée visuellement qu'irréprochable dans ses vocalises alignées au cordeau. Isabelle Druet s'ennuie à ravir dans le Prince Orlofsky, dont elle caricature la nonchalance existentielle

avec autant d'humour que de vraie classe, avec un très beau timbre de mezzo qui acquiert de plus en plus d'ampleur au fil de la soirée. Christian Baumgärtel caricature son personnage de ténor d'opéra avantageux avec une voix qui n'a certes pas l'ampleur des personnages auxquels il emprunte ses nombreuses citations comiques (Florestan, Werther...) mais qui conserve toujours une discipline rigoureuse dans les ensembles. Excellent Falke dégingandé du jeune Wiard Witholt, Dr Blind bègue à souhait de Lars Pisé, impayable Frank de Rainer Zaun : le sans-faute est patent, coordonné par un chef d'une parfaite efficacité, y compris lorsqu'il s'agit de rattraper en un clin d'œil les petits décalages et faux départs inévitables auxquels expose une scénographie particulièrement remuante.

Car ici on bouge beaucoup, mais sans jamais donner l'impression de trop en faire. Un équilibre difficile à garder et dont le metteur en scène belge Waut Koeken semble avoir saisi tous les secrets. D'abord, en étroite collaboration avec le décorateur Yannick Larivée, en imaginant des espaces largement dégagés où le mobilier, pourtant abondant, ne gêne pas l'évolution des acteurs. Beaucoup d'éléments restent suspendus en l'air : miroirs, lustres, velours, bouteilles de champagne multiples et leurs verres satellites... Murs et vrais meubles sont peu nombreux et même les plus solides canapés peuvent se retrouver dotés de mobilités inattendues. Ensuite en laissant aux dialogues parlés exactement la durée nécessaire : ni trop verbeux ni lourds, loufoques juste un peu, impeccablement réécrits. Enfin en laissant véritables danseurs et choristes se mélanger, chacun des deux groupes assurant sa part de mobilité au degré exact d'aisance où il peut le mieux l'assumer. Le résultat : un rythme trépidant, débordant de vie et d'idées, qui culmine dans un acte II d'anthologie. Mieux que de l'opérette ou même, souvent, que de l'opéra : un spectacle total qui fait la part belle à tous les styles, comique franc, arrières-pensées plus grinçantes, mélancolie fugitive, coquinerie ambiguës... Le tout passe sans jamais peser, et respecte de surcroît irrémédiablement la lettre du livret.

Reste le problème du début de l'acte III, longue scène de farce parlée, lieu de toutes les dérives troupières où même le Frosch d'Otto Schenk, qui fit longtemps les délices des opéras de Vienne ou Munich, ne brillait pas par un raffinement excessif. Ici, avec la faconde impayable de Jean-Pierre Schlagg, l'humour n'est ni viennois ni bavarois mais tout simplement... alsacien, et fait assez souvent mouche. Entre deux cultures, cette *Fledermaus*, vous disait-on !

Coproduction avec le Staatstheater de Nürnberg, ce spectacle est malheureusement appelé à disparaître de l'affiche de l'Opéra du Rhin d'ici quelques semaines. Comme ses homologues de Munich ou Vienne il paraît pourtant taillé pour durer, devenir la soirée de Saint-Sylvestre incontournable d'une maison de répertoire qui y offre chaque fin d'année le meilleur d'elle-même en toute décontraction, sous la baguette d'un chef prestigieux de passage. Pourquoi pas ? On peut toujours rêver...

En attendant, champagne et chapeau bas !

Laurent Barthel

12. Dezember 2011

## Kein Gefängnis, aber ein fideles

Regietheater war gestern: Waut Koekens irrwitzige "Fledermaus" an der elsässischen Rheinoper.



- Foto: Alain Kaiser

Der vollschlanke Herr in der rechten Proszeniumsloge der Straßburger Oper schimpft wie ein Rohrspatz: ein elsässisch-französischer. Über die Inszenierung. Keine "Fledermaus" sei das. Kein Gefängnis – "Ce n'est pas une prison", alemannische Betonung auf der ersten Silbe. Was für eine Regie – "c'est mise en scène minimaliste". Da muss der Opernchef her: "Où est le directeur?" Und gleich darauf trifft man Jean-Pierre Schlagg auf der Bühne wieder. Er kalauert mit dem Dirigenten: Ob der überhaupt Johann "Strauß kahn"... Zum Glück regnet's dann ein paar Kopfbedeckungen vom Bühnenhimmel, unter anderem eine für den Gefängnisdiener Frosch. Was im hinreißenden Querulanten-Komödianten Schlagg die Erkenntnis reifen lässt: Die richtige Mütze macht die Figur.

Dabei ist es keine aus jener wienerischen k.u.k.-Hemisphäre, die so untrennbar mit Johann Strauß' Meisterwerk von 1874 verbunden scheint. Regisseur Waut Koeken zeigt, dass das "irrwitzige Trugspiel mit Maskerade und Rollenwechsel" (der Literaturwissenschaftler Volker Klotz) Symptom einer Epoche ist, für die Paris ebenso als Metapher stehen könnte wie Wien. Oder nur ein paar rote Plüschvorhänge und Kristalleuchter. Denn auch die Bühne Yannik Larivées ist von allegorischer Dichte. Ohne den Raum mit Interieurs vollzustopfen, gelingt dem kanadischen Bühnenbildner im Fall der großbürgerlichen Wohnung wie dem des

Festsaal des Prinzen Orlofsky (herrlich an-drogyn, kraftvoll und mit warmem Timbre: Isabelle Druet) das anspielungsreiche Porträt eines champagnerseiligen Gründerzeitalters. Und Susanne Hubrichs Kostüme negieren den Frackzwang in dieser Operette aller Operetten keineswegs, skizzieren aber darüber hinaus eine die Décadence fokussierende Stimmung halbseidener Bourgeoisie an der Schwelle zur Travestie.

Und dann dieser verrückte, ins Surreale gewendete dritte Akt, in dem drei glockenförmige, in der Luft gondelnde Käfige für die Gefängnisassoziation sorgen und aus einer auf den Kopf gestellten Récamière schnell mal ein Schreibtisch wird. Gemäß Froschens uraltem Libretto-Gag, dass dies ja ein "fideles Gefängnis" sei. Und als ob es noch eines Beweises bedürfte, zieht Adele (kokett, beweglich in den Koloraturen, aber ein bisschen flach: Hendrickje Van Kerckhove) die – natürlich – bordeauxrote riesige Decke als Umhang über, wenn sie dem Gefängnisdirektor ihr schauspielerisches Talent als Königin beweisen will. Flugs offenbart sich darunter ein Teil der Festgesellschaft vom zweiten Akt – Theater im Theater.

Die Straßburger "Fledermaus"-Inszenierung des belgischen Regisseurs – eine Gemeinschaftsproduktion mit dem Staatstheater Nürnberg – ist voll von solchen ebenso überraschenden wie anspielungsreichen Wendungen; ohne dass dem Zuschauer nur ein Anflug von Demontage suggeriert würde. Regietheater war gestern, und nicht die Frage, in welcher Zukunft wir leben wollen, beschäftigt die Produktion, sondern – ganz operettentypisch – die nach der besinnungslosen Gegenwart. Koeken und sein Choreograph Joshua Monten wissen, dass erfindungsreicher Tanz und Bewegung die Komplizen der Operette sind, und man kann sich nur freuen über so herrlich teichoskopische Momente wie die Bewegungen der beiden stummen "Justizvollzugsbeamten", die das Terzett des Gefängnisdirektors Frank (wunderbar rustikal und kraftvoll: Rainer Zaun) mit dem falschen Ehepaar Alfred-Rosalinde kommentieren.

Die amerikanische Sopranistin Jacquelyn Wagner hat mit der nicht einfachen Rosalinde-Partie einen großen Abend, expressiv, facettenreich, geschmeidig – ein bisschen an die große Gundula Janowitz erinnernd. Thomas Oliemans' smart klingender, rhythmisch nicht ganz perfekter Eisenstein im Kavaliersbaritonsound kann sich mitunter mehr sehen als hören lassen. Mehr als nur der typische "Tenor": Christian Baumgärtel mit seinem süffigen Belcanto-Alfred. Wiard Witholds leicht verkrampfter Falke fällt dagegen etwas ab. Dennoch: Auch in musikalischer Hinsicht punktet diese "Fledermaus", nicht zuletzt weil Roland Böer am Pult der motiviert und sehr präzise musizierenden Straßburger Philharmoniker in punkto Partiturgenaugigkeit (inclusive eines Teils der selten musizierten Ballettmusik) auf Nikolaus Harnoncourts Spuren wandelt. Da wird diffizil phrasiert, mit dynamischem Feinschliff – nicht selten wider manch lieb gewordene Schlamperei in Sachen "Fledermaus"-Aufführungspraxis. Getreu der Harnoncourt'schen Devise: Raum für zusätzlichen Schmah gibt es nicht in diesem Stück. Es ist schon perfekt.

– Weitere Aufführungen: 12., 17., 19., 26., 27.12. (Straßburg); 4., 4., 8.1. (La Sinne, Mulhouse); 20.1, (Colmar). <http://www.onr.fr>

# Kritik mit kräftiger Elsässer Würze

»Die Fledermaus« wird als Festtags-Aufführung der Rheinoper Straßburg aufgelegt / Weitere Termine

**Effektvolle Bilder, launige Großzügigkeit und frivole Eleganz bietet die Strauß-Operette »Die Fledermaus« in Straßburg. Bei der Premiere der Koproduktion der Opéra National du Rhin und des Staatstheaters Nürnberg gab es in der Rheinoper begeisterten Beifall.**

VON KURT WITTERSTÄTTER

**Straßburg.** Das als zweiter »Fledermaus«-Akt im Zentrum der melodieseligen Strauß-Operette stehende Fest beim Prinzen Orlofsky startet Waut Koeken als krachenden Silvesterknaller. Die aufwendige Straßburg-Nürnberg-Produktion spart nicht an luxuriösem Dekor (Yannik Larivée) und geschmeidigem Tanz (Joshua Monten). Roland Böer legt mit den Straßburger Philharmonikern schmissiges Tempo und betörenden Walzer-Schmelz auf. Wer die »Fledermaus« erleben möchte, bekommt viel geboten.

So weit, so gut. Das typisch Wienerische muss man sich abschröpfen. Dafür sind Koekens rot-samtene Bilder mit den Hotpans und Strapsen zu neutral. Gute Regie-Ideen wie die Tanzszenen bei Falkes Einladung zum Fest und das Mimen des Gefängnis-Vogelhauses der Wachtmeister von Direktor Frank im ersten Akt bleiben im Ansatz stecken. Das Duett zwischen Eisenstein und der Gräfin (alias Rosalinde) beim Fest hätte als Seitenszene gestaltet gehört. Ansonsten gab es mit ständigem Haschen, Nachstellen und Grapschen so-



Gefallen sich in frivoler Eleganz: Falke (Wiard Witholt, rechts) beim Fest des Prinzen Orlofsky. In der Hosenrolle sang Isabelle Druet (Mitte).  
Foto: Alain Kaiser

wie mit Gefängnis-Chef Frank viel Klamauk.

Dirigent Böer ließ süffige, slawische Einschläge missen. Strauß' austro-slawische Folklorismen hätten sinnlicher kommen können. Die Diktion der Akteure entbehrte der wienischen Weichheit. Da verblieb man lieber bei wohlgesetzter Bühnen-Hochsprache.

Bis am Ende Choucrouterie-Comedian Jean-Pierre Schlagg im Gefängnis mit Elsässer Ditsch den lokalen Akzent setzte. Schlaggs pointenreiche Comedy reißt die Aufführung aus ihrem gepflegten Luxus-Ambiente. Er übt beißende Kritik an der knauserigen Straßburger Kulturfinanzierung: Bei solch sparsamer »Austérité«

laufe die Rheinoper Gefahr, ihr »Triple A« zu verlieren, schwadroniert er. Und von Dirigent Böer wollte Schlagg hören, was »Strauß kann«, nichts jedoch von Strauss-Kahn. So wählte man sich eher in der Choucrouterie als in der Rheinoper, bis die Sänger wieder auftraten.

## Starke Sänger

Die trumpften bei den männlichen Solisten mit famosen Stimmen auf. Mit seiner stabilen Kontur sang Thomas Ollmans als Eisenstein alle anderen an die Wand; leider auch die »ungarische Gräfin«. Metalisch drang Wiard Witholts Falke durch. Mit weichen Tenorkantilenen betörte der Alfred von Christian Baumgärtel. Rai-

ner Zauns Gefängnisdirektor gab deutliche Befehle. Lars Pisele karikierte den Advokaten.

Für die Hosenrolle des Prinzen setzte Isabelle Druet-ausladendes Timbre ein, das sie nach oben kippend verfremdete. Die Rosalinde von Jacquelyn Wagner hatte souveränes Format mit breitem sängerischem Spektrum; ihr Csardas hätte suggestiver kommen können. Präzise formte Hendrickje Van Kerckhove die Adele aus, blieb aber in der Höhe schrill.

■ Weitere Aufführungen in Straßburg 12., 17., 19., 27. Dezember, je 20 Uhr, 26. Dezember, 17 Uhr; in Mülhausen 6./8. Januar und in Colmar 20.1.12; ☎ 0033.388.754823, Internet: [www.operanationaldurhin.eu](http://www.operanationaldurhin.eu).

13 décembre 20121

*Critique - Opéra - Strasbourg**Die Fledermaus*

## Une Chauve-souris viennoise en diable

*Par Noël TINAZZI*

Publié le 13 décembre 2011

*L'Opéra de Strasbourg donne en VO « Die Fledermaus » (« La Chauve-souris »), l'opérette très brillante de Johann Strauss Fils, symptomatique de la frivolité hypocrite de la Vienne fin de siècle. Toute la troupe participe avec entrain à l'étourdissement produit par la musique, le chant, la danse et ... le champagne.*

Première des grandes maisons d'opéra à dégainer son spectacle de fêtes : l'Opéra de Strasbourg. Et de faire mouche avec « Die Fledermaus » (en français « La Chauve-souris »). Pour bien marquer les origines viennoises de la pièce, le théâtre choisit d'afficher le titre en allemand et de la jouer en V.O. Très brillante, l'oeuvre créée en 1874 par Johann Strauss fils, représente en effet la quintessence de l'opérette. Elle est servie sur la scène alsacienne par une troupe de musiciens, chanteurs, danseurs, choristes très rodés qui enchaînent les numéros en symbiose et sans temps mort.

Spectacle de divertissement par excellence, « Die Fledermaus » fourmille de rebondissements, de travestissements, d'infidélités et de faux-semblants qui trahissent sans s'apesantir l'hypocrisie d'une société dominante avide de plaisirs et grande consommatrice de champagne. L'intrigue prévoit en substance que lors d'un bal masqué, l'aristocrate Gabriel von Eisenstein, croyant avoir affaire à une sensuelle comtesse hongroise, séduit en fait sa non moins volage épouse, Rosalinde, déguisée en chauve-souris. Ponctuée d'airs virtuoses, de valse, de polkas, de galops, l'opérette en trois actes se déroule dans le cours d'une seule nuit - une longue nuit d'hiver propice aux intrigues.

13 décembre 20121

Sur la scène non cernée de murs, l'action se déroule sur fond de nuit scintillante d'étoiles. Le jeune metteur en scène, Waut Koeken, n'a voulu retenir du décor viennois que les éléments essentiels : les lustres de cristal, les sièges de velours rouge, les miroirs au cadre doré. Au dernier acte, les lustres deviennent des cages à oiseaux, suspendues dans la prison où tout ce beau monde se retrouve au matin pour soigner sa gueule de bois avant de retrouver son rôle social.

Très réglé, le spectacle n'en comporte pas moins sa part d'improvisation. Traditionnellement, celle-ci incombe au rôle parlé du gardien de prison, Frosch, qui attaque le troisième acte en vitupérant l'époque. En l'occurrence, Frosch est un quidam à l'accent alsacien à couper au couteau. Dissimulé d'abord parmi le public dans une loge, il passe en revue les travers du temps présent (la crise de l'euro, l'affaire Strauss-Kahn ...) avant de monter sur scène où il s'en prend au directeur du théâtre. Désopilante, cette actualisation n'a pour seul défaut que de traîner un peu trop en longueur.

De réputation légère, la « Fledermaus » recèle néanmoins des morceaux musicaux de très haute exigence qui l'apparentent à l'opéra. Globalement, l'équipe réunie à Strasbourg remplit son contrat. Si l'orchestre n'a pas toujours la réactivité voulue, le chef, Roland Böer, imprime un rythme aussi alerte que possible. Quant aux solistes, ils forment une équipe homogène et d'un bon niveau général. Avec une mention pour la soprano américaine Jaquelyne Wagner qui joue une Rosalinde sensible avec une parfaite diction allemande, ce qui n'est pas toujours le cas pour les artistes anglophones.

Mais la principale qualité de cette production tient à l'énergie déployée par les artistes de la scène, chanteurs, choristes, danseurs, qui participent tous d'un même élan à ce tourbillon étourdissant.

**Noël TINAZZI, Paris**

13 décembre 2011

## La Chauve-Souris fait danser Strasbourg

Le 13 décembre 2011 par **Michel Thomé**

A-A

### La Scène, Opéra

Strasbourg. Opéra national du Rhin. 10-XII-2011. **Johann Strauss** fils (1825-1899) : Die Fledermaus (La Chauve-Souris), opérette en trois actes sur un livret de Karl Haffner et Richard Genée. Mise en scène : Waut Koeken. Assistante à la mise en scène : Friederike Schulz. Décors : Yannik Larivée. Costumes : Susanne Hubrich. Lumières : Nathalie Perrier. Chorégraphie : Joshua Monten. Avec : **Thomas Oliemans**, Gabriel von Eisenstein ; **Jacquelyn Wagner**, Rosalinde ; Hendrickje Van Kerckhove, Adele ; Wiard Witholt, Dr Falke ; Christian Baumgärtel, Alfred ; Rainer Zaun, Frank ; Isabelle Druet, Prince Orlofsky ; Lars Piselé, Dr Blind ; Emmanuelle Schuler, Ida ; Jean-Pierre Schlagg, Frosch. Chœurs de l'Opéra national du Rhin (chef de chœur : Michel Capperon), Orchestre philharmonique de Strasbourg, direction : **Roland Boër**



Trêve des confiseurs oblige, l'Opéra national du Rhin sort le strass, les paillettes et les bouteilles de champagne pour accueillir dignement *La Chauve-Souris* dans une nouvelle mise en scène du jeune Waut Koeken.

On lui saura gré de nous avoir épargné les relectures historiques de ce chef d'œuvre emblématique de la Vienne de François-Joseph, sur le mode fin de règne, danse sur un volcan voire montée du fascisme. Rien de tout cela dans cette scénographie élégante de tentures rouges, de sofas, de miroirs et de grands lustres cages, de smokings et de robes à faux-culs, où le champagne –*der König aller Weine*– coule à flots, conformément à la tradition. La fête chez Orlofsky manque de virer au lupanar, mais juste pour s'encanailler ce qu'il faut. Et après tout, on imagine bien que les grands bourgeois de l'époque ne restaient pas de marbre parmi toutes ces soubrettes, danseuses et jeunes premières aux dents longues ; ils en avaient même fait un style de vie ! La direction d'acteurs très fine et soignée y ajoute des touches d'humour ou de comique toujours en situation et jamais triviales et la chorégraphie légèrement décalée de Joshua Monten, à laquelle chanteurs et choristes participent, amène son énergie roborative. Parfait pour un spectacle tout public de fin d'année.

velouté du timbre et puissance, ainsi que de réels dons d'acteur ; la tessiture aigue du rôle le malmène cependant quelque peu, l'obligeant à passer en force ou à alléger en voix de tête. La Rosalinde de **Jacquelyn Wagner** est, quant à elle, magnifique de bout en bout ; ronde, homogène, timbrée avec caractère, la voix s'épanouit dans un aigu pulpeux et des trilles superbement exécutés. En Adèle, Hendrickje



13 décembre 2011

Van Kerckhove offre une forte personnalité, une virtuosité respectable et un suraigu aisé, quoique parfois d'une justesse et d'une projection limitées. Isabelle Druet décoit en Comte Orlofsky, peinant à souder ses registres, manquant d'autorité et de superbe. Christian Baumgärtel compose un Alfred lunaire fort drôle, passant son temps à entonner en situation les grands airs du répertoire (jusqu'à « Ô Paradis » de l'Africaine de Meyerbeer !) et le Dr Falke de Wiard Witholt tient son rang, toujours digne vocalement, ainsi que le Frank, certes plus acteur que chanteur, de Rainer Zaun. Enfin, le comédien Jean-Pierre Schlagg nous gratifie en Frosch d'un hilarant –quoiqu'un peu long– numéro de comique alsacien, entre le Muppet Show pour les protestations de spectateur mécontent depuis la loge d'avant-scène et la tradition des chansonniers pour les allusions à l'actualité.

Après une ouverture un peu raide et trop métronomique, la direction nette et carrée de **Roland Boër** emporte le spectacle dans des tempi globalement vifs et rythmés, parfaitement adaptés. Il ne parvient cependant pas à éviter plusieurs décalages, notamment avec le chœur toujours vaillant mais qu'on a connu plus en place, ni à atténuer l'aridité des cordes et la trop grande présence des cuivres d'un Orchestre philharmonique de Strasbourg concentré mais bien peu viennois de sonorité.

Crédit photographique : © Alain Kaiser

## Irrwitz ist immer und überall

Waut Koeken inszeniert an der Straßburger Rheinoper Johann Strauß' „Die Fledermaus“ als universelles Welt- und Lachtheater

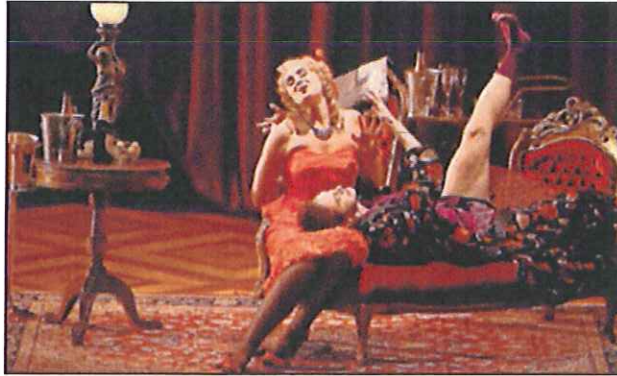
VON DAGMAR GILCHER

**Operettenfreund, auf nach Straßburg!** Die Rheinoper scheint ein Ort zu sein, an dem man sich aufs Aufpolieren einer oft missachteten Gattung versteht. Nach Mariame Cléments hinreißender Wiederbelebung von Jacques Offenbachs „Schöner Helena“ und damit der Pariser Ausprägung des Genres ist jetzt Waut Koeken ganz ähnliches bei dem Pendant aus Wien gelungen: mit Johann Strauß' „Fledermaus“.

Ob er denn „Strauß kann“, ruft der wohlbeleibte Herr aus der Proszeniumsloge dem Dirigenten zu, wedelt mit dem Programmheft, beschwert sich in einem umwerfenden Gemisch aus Deutsch-Elsässisch-Französisch, dass dies auf der Bühne ja gar kein „prison“ (die Betonung auf der ersten Silbe) sei. Und außerdem regne es durchs Dach. Weswegen der aufgebraute Besucher auch seine Loge verlässt und sich auf die Suche nach dem Direktor macht. Kleine Anspielungen auf die aktuelle Klatsch- und Tratschgeschichte in Frankreich und den baulichen Zustand des Straßburger Hauses. Weil es von oben dann Mützen regnet, hat der Elsässer Erzkomödiant

Jean-Pierre Schlagg dann bald seine Rolle als Gefängnisdiener Frosch gefunden in einer vergnüglichen Inszenierung, die weder das Wienerische noch die Entstehungszeit des Werks verleugnet. Aber wie merkt Frosch so richtig an: Depression war damals (nach dem Wiener Börsenkrach von 1873), Depression ist immer noch.

Irrwitz ist immer und überall, da braucht es keine dekonstruktivistischen Aktualisierungen. Von Yannick Larivée hat sich Regisseur Waut Koeken wunderschöne Bühnenbilder bauen lassen, mit Kronleuchtern, deren Glaskugeln an perlende Champagnerbläschen erinnern, mit schweren bordeauxroten Vorhängen, die im ersten Akt schon ein wenig den Blick freigeben auf das tolle Treiben des im zweiten folgenden Balls, mit einer rot gepolsterten Récamière, auf der sich erst Rosalinde und Alfred räkelnd und die – auf den Kopf gestellt – Gefängnisdirektor Frank auch mal als Schreibtisch dienen darf. La prison, das Gefängnis – es ist tatsächlich keines, sondern das von Frank besungene „schöne große Vogelhaus“ mit drei in der Luft schwebenden Käfigen. Und der riesige rote Vorhang, den sich Adele als Schleppe umhängt, wenn sie dem als Gefängnisdirektor



„Glücklich ist ...“: Rosalinde (Jacquelyn Wagner) und Alfred (Christian Baumgärtel) auf dem roten Sofa.

FOTO: KAISER

entlarvten Chevalier Chagrin ihr Talent fürs Theater beweisen will, verbirgt noch einen Teil der Festgesellschaft. Jeder spielt in dieser fast surreal anmutenden Szenerie jedem etwas vor – und alle spielen mit: Operette als universelles Welttheater, für das Susanne Hubrich die passenden Kostüme geschaffen hat. Ein wenig wienerisch schon, aber auch frech kokett, witzig, durchaus auch parise-

risch. Schließlich stammt ja auch die Vorlage für die wienerischste aller Operetten – das Lustspiel „Le Réveil- lon“ des Autorenduos Henri Meilhac und Ludovic Halévy – nicht von der Donau, sondern von der Seine.

Paris oder Wien, das tut fast nichts mehr zur Sache, wenn so schwungvoll durch die Partitur musiziert wird und auch die Dialoge spritzig-witzig perlen wie der so oft besungene Cham-

pagner. Choreograph Joshua Monten bringt sie alle zum Tanzen – auch die beiden zunächst finster dreinblickenden Polizisten, die den Gefängnisdirektor (nicht nur stimmlich äußerst agil, Rainer Zaun) ins Haus des Delinquenten begleiten. Von einem großen Auftritt zum andern spielt und singt sich Jacquelyn Wagner als Rosalinde, mit einem glutvoll präsentierten Czardas als Höhepunkt. Perlende Koloraturen – wenn auch rhythmisch nicht immer ganz sicher – serviert Hendrickje van Kerckhove als Adele. Isabelle Druet mit warmem Mezzo gibt den gelangweilten Dandy Orlofsky. Die Herren Gabriel Eisenstein (Bariton Thomas Oliemans) und Alfred (Tenor Christian Baumgärtel) singen um die Gunst Rosalindes, wobei, wenn's nur um die Stimme ging, der Tenor wohl gewinnen würde. Und der etwas steife Falke (Wiard Witholt) passt bestens als beleidigte „Fledermaus“ in diese Menagerie, die von Roland Böer am Pult des Orchestre Philharmonique gelenkt wird: zügig, analytisch, ohne Schmähe – klarer, bester Champagner.

### TERMINE

Weitere Aufführungen am 17., 19., 27. Dezember um 20 Uhr, 26. Dezember um 17 Uhr; [www.operationaldurhin.eu](http://www.operationaldurhin.eu).

### INHALT DER OPERETTE

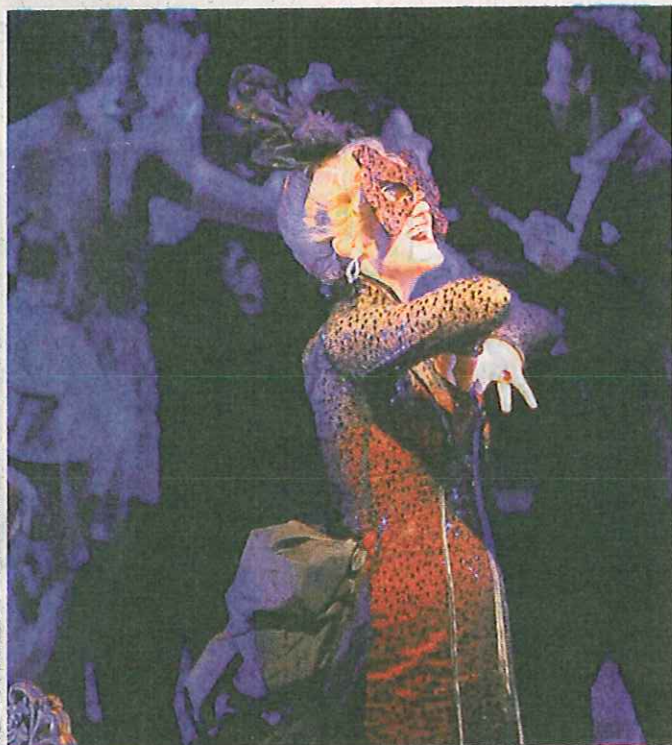
#### „Die Fledermaus“

Johann Strauß' Meisterwerk ist eigentlich ein faszinierender Zwitter zwischen Operette und komischer Oper. Der Wiener Notar Dr. Falke rächt sich an seinem Freund Gabriel Eisenstein für einen Scherz. Nach einem Faschingsball hat ihn Eisenstein unter einem Torbogen ausgesetzt. Morgens torkelt Falke zur Freude der ganzen Stadt im Fledermaus-Kostüm nach Hause. Diesmal ist Eisenstein dran. Er muss eine Haftstrafe wegen Beamtenbeleidigung absitzen. Falke überredet ihn, sich in der letzten Nacht vor Haftantritt noch bei einem Fest des Fürsten Orlofsky zu amüsieren. Dort trifft er sein Dienstmädchen Adele im Kleid seiner Frau Rosalinde, Gefängnisdirektor Frank, der in Eisensteins Haus irrtilmlich den Verehrer seiner Gattin, den Sänger Alfred, verhaftet hat, und, als ungarische Gräfin verkleidet, Rosalinde selbst, mit der er flirrt. Bei Tageslicht klärt sich das Verrücktspiel im Gefängnis auf. (gh)

OPÉRA La Fledermaus à l'Opéra du Rhin

# Folle ivresse

C'est l'ouvrage rêvé pour se délecter pendant les fêtes : la *Fledermaus* de Strauss y est célébrée dans sa plénitude.



Die Fledermaus. PHOTO ALAIN KAISER.

Cette coproduction de l'Opéra du Rhin et du Staatstheater de Nurnberg est réussie sur tous les plans. La *Fledermaus*, dont le sujet est tiré d'une pièce de Meilhac et Halévy, librettistes également d'Offenbach, pourrait passer pour la plus française des opérettes allemandes, à moins que ce ne soit l'inverse, par la spécificité des danses, la valse bien sûr, qui irrigue l'opérette dès les premières mesures de la géniale ouverture qui en est le parfait résumé, et par ses thèmes, que l'on aime fredonner.

La voie dramaturgique suivie en la circonstance fouille en profondeur le chef-d'œuvre. Musicalement, avec l'Orchestre philharmonique dans la fosse, sous la direction de Roland Boër, et une brochette de bons chanteurs sur le plateau. Mais aussi scéniquement, parce que le théâtre y est

inséparable de la musique, les deux s'y vivifient mutuellement, ne forment pas d'entités distinctes. La collaboration du metteur en scène Waut Koeken avec le chef a été exemplaire, et les décors de Yannick Larrivé, les costumes de Susanne Hubrich, les lumières de Nathalie Perrier et la chorégraphie de Joshua Monten ont toute leur part dans le succès de la représentation.

Et c'est ce sentiment d'unité du spectacle qui prévaut, et qui lui donne sa grande densité, sa lisibilité aussi et un constant et irrésistible mouvement. C'est tout particulièrement vrai du deuxième acte, celui du bal chez Orlovski. Le ballet s'imbrique tout naturellement dans la fête – et bravo aux dix danseurs qui font du cancan sur rythme de polka –, le chœur déploie ses manœuvres d'un chant sûr, tout au long de la soirée, et même la masse des lustres

du plafond, à éclairage changeant, participe à sa façon à l'image de ce collectif qui bouge, qui tanguet et recrée une sorte de folie qui est l'ivresse du champagne. Les scènes particulières y trouvent également toute leur place. Telle la czardas de Rosalinde, même un peu étirée dans le chant de Jacquelyn Wagner, laquelle soigne l'allure de son personnage. L'Adèle de Hendrikje Van Kerkhove pique ses vocalises colorature avec netteté et se démène avec énormément d'agilité sur scène. Et ce dès le premier acte, où l'intrigue s'installe avec vivacité et sans temps mort.

## Un constant et irrésistible mouvement

Les rôles masculins ne sont pas moins bien pourvus, fût-ce avec Isabelle Druet en prince Orlovski (travesti). Le Eisenstein de Thomas Oliemans, le Falke de Wiard Wilholt, l'Alfred de Christian Baumgärtel tiennent bien la route, et pour Frosch, on a fait appel à Jean-Pierre Schlagg, comédien «vun hie», certes un peu disert – mais c'est l'homme d'un rôle parlé parfaitement bilingue. Et cela se passe dans le troisième acte, celui d'une surréaliste prison où les cellules de dégrisement sont des nacelles suspendues. C'est alors, après la farce, l'heure de la gueule de bois pour une société un peu vidée d'elle-même, mais qui a fait grandement la fête. ■

MARC MUNCH

► Prochaines représentations : à l'Opéra de Strasbourg, les 17, 19 et 27 décembre à 20 h, le 15 h. A Mulhouse La Sinne, les 4 et 6 janvier à 20 h, le 8 janvier à 15 h. À Colmar, théâtre municipal, le 20 janvier à 20 h.

14 novembre 2011

Posté le: Mar Déc 13, 2011 5:18 am   Sujet du message: Strauss:  
Die Fledermaus - Boër/Koeken - Strasbourg, déc.2011

**Johann Strauss II Die Fledermaus**

Opérette en trois actes sur un livret de Karl Haffner et Richard Genée.  
Crée à Vienne le 5 avril 1874.

**Thomas Oliemans** Gabriel Eisenstein

**Jacquelyn Wagner** Rosalinde

**Hendriycke Kerkhove** Adèle

**Wiard Witholt** Dr Falke

**Christian Baumgärtel** Alfred

**Rainer Zaun** Frank

**Isabelle Druet** Prince Orlofsky

**Jean-Pierre Schlagg** Frosch

**Lars Piselé** Dr Blind

**Emmanuelle Schuler** Ida

**Waut Koeken** Mise en scène

**Friedericke Schulz** Assistante Mise en scène

**Yannick Larrivée** Décors

**Suzanne Hubrich** Costumes

**Joshua Monten** Mouvements

**Roland Boër** Direction Musicale

Coproduction Opéra National du Rhin-Staatstheater Nürnberg.  
Strasbourg décembre 2011/janvier 2012.

**La Vengeance de la Chauve Souris.** Le papillon Gabriel von Eisenstein a commis un crime impardonnable pendant une nuit de carnaval bien arrosée en compagnie d'une chauve souris, le Dr Falke. Eisenstein a abandonné Falke ivre mort au petit matin et le chiroptère a été contraint de rentrer à pieds chez lui, sous les quolibets des passants. Chacun sait qu'une chauve souris, animal nocturne, exposée au grand soleil perd tous ses moyens et devient la victime de prédateurs. Ayant ruminé son humiliation pendant quatre ans, la chauve souris a décidé de se venger. C'est ainsi que Falke, en collusion avec un riche prince russe de 20 ans Orlofsky, organise un bal masqué. Seront conviés: Gabriel von Eisenstein qui, incidemment, doit purger quelques jours de prison pour outrage à agent, sa servante Adèle qui voit une occasion de s'élever dans la société, Rosalinde épouse de Gabriel. Alfred, professeur de chant, courtise assidument Rosalinde, surpris par Frank le directeur de la prison, il accepte de jouer le rôle du mari afin de ne pas compromettre Rosalinde. Le bal masqué est ouvert, la fête commence et les acteurs sont envahis d'une frénésie de jouissance. Chacun prétend être ce qu'il n'est pas. Gabriel est le Marquis Renard, Frank le Chevalier Chagrin, Rosalinde est déguisée en comtesse hongroise et Adèle se prend pour une actrice. Gabriel courtise effrontément la fausse comtesse. La fête devient de plus en plus arrosée et endiablée et toute la compagnie se trouve le lendemain à la prison avec la gueule de bois. Gabriel tente en vain d'expliquer son infidélité, Rosalinde l'affronte mais n'est pas indemne de tout soupçon. Chacun tente de justifier sa présence au bal et lorsque la confusion est à son comble, Falke avoue son acte de vengeance. Tout s'arrange alors et la compagnie trouve un bouc émissaire à ses malheurs: le roi champagne.

14 novembre 2011

Posté le: Mar Déc 13, 2011 5:18 am   Sujet du message: Strauss:  
Die Fledermaus - Boër/Koeken - Strasbourg, déc.2011

**Johann Strauss II Die Fledermaus**

Opérette en trois actes sur un livret de Karl Haffner et Richard Genée.  
Crée à Vienne le 5 avril 1874.

**Thomas Oliemans** Gabriel Eisenstein**Jacquelyn Wagner** Rosalinde**Hendriycke Kerkhove** Adèle**Wiard Witholt** Dr Falke**Christian Baumgärtel** Alfred**Rainer Zaun** Frank**Isabelle Druet** Prince Orlofsky**Jean-Pierre Schlagg** Frosch**Lars Piselé** Dr Blind**Emmanuelle Schuler** Ida**Waut Koeken** Mise en scène**Friedericke Schulz** Assistante Mise en scène**Yannick Larrivée** Décors**Suzanne Hubrich** Costumes**Joshua Monten** Mouvements**Roland Boër** Direction Musicale

Coproduction Opéra National du Rhin-Staatstheater Nürnberg.  
Strasbourg décembre 2011/janvier 2012.

**La Vengeance de la Chauve Souris.** Le papillon Gabriel von Eisenstein a commis un crime impardonnable pendant une nuit de carnaval bien arrosée en compagnie d'une chauve souris, le Dr Falke. Eisenstein a abandonné Falke ivre mort au petit matin et le chiroptère a été contraint de rentrer à pieds chez lui, sous les quolibets des passants. Chacun sait qu'une chauve souris, animal nocturne, exposée au grand soleil perd tous ses moyens et devient la victime de prédateurs. Ayant ruminé son humiliation pendant quatre ans, la chauve souris a décidé de se venger. C'est ainsi que Falke, en collusion avec un riche prince russe de 20 ans Orlofsky, organise un bal masqué. Seront conviés: Gabriel von Eisenstein qui, incidemment, doit purger quelques jours de prison pour outrage à agent, sa servante Adèle qui voit une occasion de s'élever dans la société, Rosalinde épouse de Gabriel. Alfred, professeur de chant, courtise assidument Rosalinde, surpris par Frank le directeur de la prison, il accepte de jouer le rôle du mari afin de ne pas compromettre Rosalinde. Le bal masqué est ouvert, la fête commence et les acteurs sont envahis d'une frénésie de jouissance. Chacun prétend être ce qu'il n'est pas. Gabriel est le Marquis Renard, Frank le Chevalier Chagrin, Rosalinde est déguisée en comtesse hongroise et Adèle se prend pour une actrice. Gabriel courtise effrontément la fausse comtesse. La fête devient de plus en plus arrosée et endiablée et toute la compagnie se trouve le lendemain à la prison avec la gueule de bois. Gabriel tente en vain d'expliquer son infidélité, Rosalinde l'affronte mais n'est pas indemne de tout soupçon. Chacun tente de justifier sa présence au bal et lorsque la confusion est à son comble, Falke avoue son acte de vengeance. Tout s'arrange alors et la compagnie trouve un bouc émissaire à ses malheurs: le roi champagne.

**La Musique.** On pourrait être tenté de traiter avec condescendance un genre (l'opérette) considéré souvent comme mineur mais donnant lieu parfois à des oeuvres de grande qualité (L'Etoile de Chabrier est la perle de l'opérette française). On cherchera en vain des polyphonies complexes ou encore des agrégats harmoniques audacieux dans *Die Fledermaus*. Les valse célèbrissimes qui traversent toute l'oeuvre n'en occultent pas la qualité musicale. On notera le charme de certaines mélodies (intermède mélancolique confié au hautbois de l'ouverture, repris à l'acte I par Rosalinde, csardàs de l'acte II), la sobriété et souvent la délicatesse de l'accompagnement orchestral qui n'aboutit jamais à des tutti bruyants ou vulgaires dont se rendirent coutumiers maints compositeurs d'opérettes et de grands opéra de l'époque. Gustav Mahler, si critique vis à vis de la musique de ses contemporains, dirigea l'oeuvre en 1894 et l'inscrivit durablement au répertoire de l'opéra de Vienne.

**Mise en scène de Waut Koeken.** De nombreuses lectures de *Die Fledermaus* sont possibles: d'abord une interprétation au premier degré, sans histoires: déguisements, intrigues amoureuses dans un bal masqué, frivolités élégantes, valse, apologie de l'ivresse (1). On peut aussi voir dans ce récit une description d'une société de nouveaux riches, égoïste, décadente voire corrompue, insensible à la paupérisation croissante d'un prolétariat qui se presse aux portes de Vienne. On peut aussi comprendre que les protagonistes de la comédie, conscients du crépuscule habsbourgeois, s'étourdissent dans l'instant présent avec du champagne.... Hans Fantel évoque la fièvre spéculative s'emparant de la société viennoise. L'euphorie ne dure guère puisqu'en mai 1873 un énorme krach boursier survient et les actions chutent de 100%. *Des milliers de familles qui vivaient dans le luxe le matin se retrouvent le soir sans un sou...*(2). Au même instant, une épidémie de choléra frappe la capitale. Quand *Die Fledermaus* parut un an plus tard, les Viennois n'avaient plus le coeur à rire et le spectacle chuta après 16 représentations.

**Waut Koeken** ne s'écarte pas beaucoup du cadre qui a vu naître l'oeuvre c'est à dire la Vienne de la décennie 1870-80. Ce point de vue est tout à fait fondé car la situation de la Vienne de cette époque garde une brûlante actualité aujourd'hui. Le décor conçu avec **Yannick Larrivé** comporte trois tableaux: successivement, intérieur bourgeois, scène de bal, la prison. De grands luminaires, sortes de cages à oiseaux selon Koeken, éclairent la scène, en nombre restreints dans l'appartement, ils prolifèrent dans la salle des fêtes et deviennent des cages transparentes pour les prisonniers dans la scène finale, belle et grande volière du directeur de la prison Frank (3). Ces cages traduisent bien une thématique évoquée par Volker Klotz, celle de l'isolement spatial. Le thème de l'échange des rôles est magnifiquement mis en évidence tout au long de l'oeuvre à la fois dans la mise en scène et la direction d'acteurs, chacun endosse un rôle, Adèle celui d'actrice, Orlofsky *l'image brillante que le bourgeois se fait du noble libertin*, Gabriel, celui d'un marquis, Rosalinde, une comtesse hongroise etc (3)...Le personnage de Frosch, gardien de prison est le seul qui ne joue pas de rôle, il a au début de l'acte III un important monologue parlé. L'acteur possède dans cette scène certain degré de liberté et peut se permettre des fantaisies. A l'origine ce monologue avait lieu en dialecte viennois, il fut donné ici en un mélange de français et de dialecte alsacien, brillante idée donnant lieu à de savoureux jeux de mots évoquant à très bon escient l'actualité financière (triple A!).

**L'interprétation.** Qualité et homogénéité sont les maîtres mots pour décrire la distribution. Le comédien **Jean Pierre Schlagg** dans le rôle du gardien de prison contestataire fit un numéro d'humoriste hilarant. **Lars Piselé** (ténor) dans le rôle du Dr Blind, l'avocat d'Eisenstein manifesta des qualités vocales et un tempérament comique certains. **Emmanuelle Schuler** (soprano) tint avec maîtrise le rôle d'Ida à l'origine de la vague d'invitations au bal. Le rôle du Prince Orlofsky, traditionnellement confié à une mezzo afin de souligner l'ambivalence du personnage, fut joué et chanté avec inspiration par **Isabelle Druet** (mezzo-soprano), notamment dans l'air fameux

*Ich lade gern mir Gäste ein* et son accompagnement de timbales déchainées. **Rainer Zaun** (baryton), grâce à de remarquables moyens vocaux, donna au directeur de la prison Frank, tiraillé entre sa fonction austère et son désir de s'encanailler (n'est-ce pas Chevalier Chagrin!) une personnalité complexe. **Christian Baumgärtel** (ténor) chanta remarquablement plusieurs sérénades, spécialité d'Alfred, *cicisbeo* de Rosalinde qu'il charma de sa voix envoutante. **Wiard Witholt** (baryton) incarna au mieux de sa belle et noble voix de baryton-basse un Dr Falke inquiétant et presque diabolique. Le rôle d'Adèle est un des plus importants, c'est elle la clé avec laquelle le processus de vengeance va s'enclencher, il fut tenu avec maestria par **Hendrycke Kerkhove** (soprano) dont les vocalises légères et cristallines ravirent l'assistance dans l'air fameux de l'acte III *Spiel ich die Unschuld vom Lande*. **Thomas Oliemans** (baryton) fut un magnifique Gabriel von Eisenstein, sa voix puissante au timbre chaleureux fit merveille dans la caractérisation d'un personnage à la fois colérique, sanguin et séducteur. **Jaquelyn Wagner** (soprano) fut totalement convaincante dans le rôle de Rosalinda. Dans son magnifique air *Klänge der Heimat...* sur un rythme de Csardas, elle put donner la pleine mesure de ses capacités vocales, de la pureté de ses suraigus, du charme du timbre de sa voix.

Avec une direction musicale impeccable de **Roland Boër**, et un corps de ballet somptueux, la fête était complète et le spectacle Hors Catégorie. Toute la troupe (chant, danse et chœur) donnait une impression rare, celle de vivre intensément cette nuit folle et de s'amuser sans retenue.

Pierre Benveniste

(1) [http://www.guidetomusicaltheatre.com/shows\\_f/fledermaus.htm](http://www.guidetomusicaltheatre.com/shows_f/fledermaus.htm)

(2) Hans Fantel, La Valse des millions. [http://www.opera-lyon.com/uploads/tx\\_eopera/La Chauve-Souris 01.pdf](http://www.opera-lyon.com/uploads/tx_eopera/La_Chauve-Souris_01.pdf)

(3) Volker Klotz, Trois thématiques scéniques et musicales, Programme de l'ONR, Strasbourg 2011, traduit de OPERETTE, Munchen, Ed. Piper 1991, p111 et suivantes.

Commentaires des internautes :

*Merci pour le CR, dommage que je ne passe pas à Strasbourg prochainement.*

*Cette distribution est un exemple remarquable de ce qu'un directeur d'opéra astucieux et curieux d'esprit doit faire : une des sopranos dramatiques les plus prometteuses, Jacquelyn Wagner - il fallait y penser pour Rosalinde, pour l'instant elle est plutôt demandée dans les opéras de Mozart, mais c'est une très bonne idée de penser à elle pour Fledermaus -, deux très jeunes barytons qui font de plus en plus parler d'eux en Allemagne - Thomas Oliemans et Wiard Witholt- ...*

*Bref, il fallait aller chercher ces gens, écouter, auditionner, voyager, imaginer cette distribution qu'on ne trouve certainement pas en se contentant d'un clic de souris dans une banque de données d'agents.*

*Bravo au Directeur de l'Opéra du Rhin et à sa ou son responsable de casting !*

## Champagne aux épices



Die Fledermaus (Strauss, Boër - Strasbourg)



### Champagne aux épices par Sylvain Fort

[Tweet](#) [Facebooker](#)

*La Chauve-Souris*, c'est le vaudeville à son meilleur : derrière les conventions du drame bourgeois se profile la décadence grotesque d'un monde trop bien réglé. Rendre visible cette glissade de la comédie de mœurs à la farce loufoque est la grande force de la nouvelle production proposée par l'Opéra National du Rhin en cette fin d'année, en coproduction avec l'Opéra de Nuremberg.

Le premier acte se tient dans un salon présentant tous les atours du confort établi, mais sous une forme déjà quelque peu déstructurée – miroirs bancals, tentures colossales – qu'étaye un jeu d'acteurs délibérément boulevardier (mais peut-on échapper aux pas de deux entre Eisenstein et Falke ? C'est irrésistible). Le second acte est plus schématique et nous transporte dans un espace identifiée de manière sommaire (lustres, coupes et bouteilles suspendues, sofas baladeurs) où les personnages souvent se réduisent à des marionnettes.



© Alain Kaiser

Johann Strauss Fils

### La Chauve-Souris (Fledermaus)

Opérette en trois actes  
Livret de Richard Genée  
Créée au Theater an der  
Wien le 5 avril 1874

Mise en scène

Waut Koeken

Décors

Yannick Larivée

Costumes

Susanne Hubrich

Lumières

Nathalie Perrier

Gabriel von Eisenstein

Thomas Oliemans

Rosalinde

Jacquelyn Wagner

Adele

Hendrickje Van Kerckhove

Prince Orloksky

Isabelle Druet

Alfred

Christian Baumgärtel

Dr Falke

Wiard Witholt

Frank

Rainer Zaun

Dr Blind

Lars Piselé

Ida

Emmanuelle Schuler

Frosch

Jean-Pierre Schlagg

Choeurs de l'Opéra national

du Rhin

Direction

Michel Capperon

Orchestre philharmonique

de Strasbourg

Direction musicale

Roland Boër

Habiter ce deuxième acte est une gageure, tant les séquences y sont juxtaposées plus qu'enchaînées. Aussi **Waut Koeken** mobilise-t-il assez largement les choristes, les (excellents) danseurs et les figurants dans des chorégraphies hilarantes, et souvent aussi épicées que le glühwein local. Particulièrement éloquentes – de gestes – les deux créatures en frac, bas résille et lunettes noires flanquant Orlofsky et faisant régner parmi les hôtes tantôt la terreur tantôt la débauche. Néanmoins les enchaînements peinent parfois à se faire sans césure, la faute à un certain manque de vivacité chez les chanteurs dans ce dur exercice, et à un chef hésitant parfois à accélérer le mouvement. Troisième acte carrément déstructuré, où les prisons sont des ampoules à barreaux où gisent des fêtards évanouis, où le sol est jonché d'effets oubliés, où l'action alternant entre quiproquos, dialogues et ensembles consacre la déchéance de tout et de tous dans une apocalypse (au sens étymologique) qui bientôt ne sera plus très joyeuse.

Opéra de Strasbourg, le  
samedi 17 décembre  
2011, 20h

Avec ses limites, qui tiennent au livret même, cette mise en scène relève le gant de maintenir constante l'attention et permanent l'amusement, les décors très réussis de **Yannik Larivée** et les costumes inventifs de **Susanne Hubrich** aidant à la lisibilité de l'ensemble. Mention spéciale pour les éclairages de **Nathalie Perrier**, distribués avec une rare intelligence dramatique.

On a confié Eisenstein au baryton néerlandais **Thomas Oliemans**, baryton qui monte, entendu in loco en Arlequin et en Marcello. La voix est bonne, sonore, un peu générique peut-être, l'allemand est très idiomatique. Evidemment, les aigus du rôle mettent à l'épreuve ce baryton lyrique, qui falsette plus souvent qu'à son tour voire carrément transpose à l'octave (le duo de la montre). Mais l'acteur est confondant de présence et d'intelligence, et l'on oublie les limites purement vocales pour admirer sa composition de benêt joué. A ses côtés, Rosalinde trouve dans l'Américaine **Jacquelyn Wagner** (qui fut Fiordiligi à l'ONR en 2009) une interprète hors-pair. Si elle a moins à se démener que son Eisenstein de mari, elle impose un personnage très grande dame. Vocalement, elle fait valoir un timbre velouté et charnu, un ambitus vocal et un galbe de la ligne vraiment séduisants, obéissant à une technique audiblement façonnée par Mozart. Sa stature et sa classe font penser à Annette Dasch : pourvu qu'elle ne brûle pas ses moyens aussi vite que la soprano allemande !

Les seconds rôles sont des plus comestibles. Ainsi de **Wiard Witholt**, qui apporte à Falke une densité intéressante et une maîtrise vocale notable ; de **Christian Baumgärtel**, qui fait exister Alfred à force de drôlerie et de virevoltes vocales, malgré une voix un peu maigre ; de **Hendrickje Van Kerckhove**, Adèle toute en souplesse et en charme, dépourvue de toute vulgarité ; de **Rainer Zaun**, Franck irrésistible ; d'**Emmanuelle Schuler** en Ida et **Lars Piselé** en Dr. Blind, qui font exister des personnages assez sommaires. Dans le rôle de Frosch, **Jean-Pierre Schlagg** propose une composition qui démarre sous la forme d'une intervention de spectateur depuis sa loge, avant de gagner la scène et de nous divertir de force alsacismes, version éminemment locale et drolatique de ce que les purs Viennois apportent à ce rôle. Les chœurs de l'Opéra semblent fort s'amuser à cette mascarade et chaque choriste semble se plaisir à inventer son propre personnage. Dans le rôle impossible d'Orlofsy, **Isabelle Druet** est simplement stupéfiante de présence et d'abattage : elle joue à merveille l'ennui kolossal et controuve un accent franco-austro-germano-russe des plus réjouissants ; vocalement, elle se pose là. **Roland Boër** anime la fosse avec un brio incontestable, qui toutefois se relâche un peu dans le II. Peut-être devrait-il rester alors davantage maître du timing scénique, comme il sait si bien le faire par ailleurs.

17 Décembre 2011 - *Die Fledermaus* selon Waut Koeken à l'Opéra national du Rhin - Nuit d'ivresse - **Compte-rendu**



Révéillé à l'Opéra national du Rhin par un séduisant *Aladin et la lampe merveilleuse* de Nino Rota (dans le cadre de l'Opéra Studio de Colmar) en 2009-2010, Waut Koeken était de retour à Strasbourg la saison dernière pour *L'Enlèvement au Sérail* de Mozart. Le jeune artiste belge serait-il en train de devenir l'un des metteurs en scène fétiches de l'institution lyrique alsacienne ? On ne peut en tout cas que se féliciter de la fidélité qu'elle lui témoigne après avoir découvert *La Chauve-Souris* qu'il signe avec le concours précieux de Yannik Larivée (décors) et Susanne Hubrich (costumes).

« A la fois inconsistante dans la dramaturgie mais véritable miroir d'une époque. La musique est très profonde, mais insaisissable et cachée. On y trouve une certaine tristesse mêlée de mélancolie et de gaieté », dit Waut Koeken de l'oeuvre de Johann Strauss fils. Et d'en tirer les conséquences dans un univers visuel qui, comme le revendique le metteur en scène, « évoque plutôt que d'illustrer ».

Hormis pendant un intermède « alsacien » avec le truculent Frosch de Jean-Pierre Schlagg au début du III, *Die Fledermaus* selon Waut Koeken dépasse la dimension « opérette pour la période des fêtes » pour plonger le spectateur dans une atmosphère très onirique. Une option convaincante qui s'épanouit pleinement lors de la soirée chez Orlofsky. Dès le commencement du II, le champagne produit pleinement ses effets et tout l'acte est pris dans un vertige teinté d'érotisme. La nuit, les masques, les bouteilles qui se vident ; il s'en faut de peu pour que la « grande assemblée faite de sœurs et de frères » comme la décrit Falke ne dérape... Tout l'art de Koeken est de jouer sur les ambiguïtés au moyen d'une direction d'acteur très mobile, jamais brouillonne. L'ivresse s'empare même à un moment des grands lustres – dont on retrouvera quelques uns métamorphosés en cellules de prison suspendues au dernier acte.

Très homogène, la distribution réunie par l'Opéra du Rhin constitue un autre atout de poids dans la réussite de cette *Fledermaus*. Aussi merveilleux chanteur que comédien, Thomas Oliemans incarne un assez irrésistible Gabriel au côté de la Rosalinde racée de Jocelyn Wagner. D'une vibronnante légèreté, Hendrickje Van Kerkhove campe une épatante soubrette et Christian Baumgärtel (Alfred) compense un relatif manque d'éclat par l'intelligence musicale et scénique de sa prestation. Isabelle Druet répond à la conception de Waut Koeken dans une incarnation troublante et distanciée d'Orlofsky, tandis que le Frank de Rainer Zaun, le Falke de Wiard Withald et drôlissime Blind de Lars Piselé ne ratent pas leurs effets.

A la tête du Philharmonique de Strasbourg, Roland Boër aborde la musique de Strauss avec chic, tonus et lyrisme. Il sait aussi lui apporter la respiration nécessaire pour qu'elle s'épanouisse pleinement et fasse corps avec le séduisant travail d'un metteur en scène qui sait écouter la musique.

Alain Cochard

Strauss fils : *Die Fledermaus* – Strasbourg, Opéra national du Rhin, le 17 décembre. Prochaines représentations les 19, 26 et 27 décembre 2011, puis à Mulhouse (La Sinne) les 4, 6 et 8 janvier et à Colmar (Théâtre Municipal) le 20 janvier 2012. [www.operanationaldurhin.eu](http://www.operanationaldurhin.eu)

> **Vous souhaitez répondre à l'auteur de cet article ?**

> **Lire les autres articles d'Alain Cochard**

Photo : Alain Kaiser